



Cours à distance : le supérieur a pris le virage

Les examens et concours qui devaient se tenir prochainement seront reportés, au plus tôt fin mai

A lors qu'il n'y était globalement pas prêt, l'enseignement supérieur a basculé de manière inédite dans le monde des cours à distance. Pour certains établissements, deux jours ont suffi à s'organiser et quelques-uns ont proposé dès le 16 mars une alternative pédagogique en ligne. Pour beaucoup d'autres, il a fallu interrompre les enseignements entre huit et quinze jours, comme à l'Edhec ou à Sciences Po Paris où les cours doivent reprendre, en ligne, dans le courant de la semaine.

La validation du second semestre n'est pas remise en cause, ni la valeur des diplômes délivrés, avancent les établissements pour rassurer des étudiants. Les examens nationaux prévus jusqu'au 5 avril seront reprogrammés et les concours d'entrée dans les grandes écoles, ainsi que ceux organisés au sein des universités pour accéder à la deuxième année des études de médecine, seront replanifiés à partir de la fin du mois de mai, a fait savoir, mardi 24 mars, le ministère de l'enseignement supérieur. Le confinement met au jour une sorte de fracture numérique entre étudiants mais aussi entre enseignants. « Nos élèves sont renvoyés dans des zones souvent mal connectées, alerte une enseignante du lycée Val-de-Seine au Grand-Quevilly (Seine-Maritime), qui compte une centaine d'étudiants en BTS. La moitié ont des difficultés avec leur ordinateur et une connexion de mauvaise qualité chez eux. Ils bidouillent... Certains en viennent à taper leur rapport de stage sur leur téléphone portable! »

« Le flux digital explose »

Dans les universités, c'est l'heure de vérité pour les vice-présidents chargés du numérique. En une semaine, l'université de Bourgogne est passée « de 15 000 connexions par jour à 40 000 », celle d'Angers a relevé « 25 000 connexions pour 9 000 à 10 000 utilisateurs distincts chaque jour depuis le début de la semaine ». A Caen, les activités de la plate-forme en ligne ont quadruplé. « Nos infrastructures sont en tension pour absorber le flux digital qui explose », explique Stéphane Amiard, vice-président chargé du numérique de l'université d'Angers. Mis à part quelques

cas isolés, l'improvisation prévaut. « L'université est le parent pauvre de l'EdTech [technologies numériques d'enseignement] pour des raisons budgétaires, idéologiques, de gouvernance, tranche Marie-Christine Lévêq, fondatrice de fonds d'investissement spécialisé Educapital. Les outils sont là mais leur mise en œuvre à grande échelle ne peut pas s'improviser. Alors chacun bricole dans son coin. »

« Ma plus grande inquiétude, c'est de rester chez moi pour travailler. C'est compliqué au niveau de la concentration et de l'espace », témoigne Raphaëlle, 18 ans, en première année de cycle pluridisciplinaire d'études supérieures à l'université Paris sciences et lettres. Dès le 16 mars, elle a testé un cours de maths de deux heures sur l'application Teams, de Microsoft. « On voyait la professeure écrire les exercices sur l'écran de sa tablette. Elle faisait un sondage pour savoir si on avait terminé et celui qui voulait répondre parlait au micro. » Pour l'heure, l'expérience reste limitée à cette discipline, les autres enseignants préférant un envoi de cours par mail. « C'est un mythe total de parler de continuité pédagogique à l'université. On peut apporter une aide, un contact, mais pas une vraie continuité », juge Nicolas Offenstadt, maître de conférences en histoire à Paris-I-Panthéon-Sorbonne. En plus des lectures qu'il leur transmet chaque semaine, l'enseignant a créé pour ses étudiants un compte Twitter consacré à l'écriture de l'histoire et à l'historiographie, mais il n'envisage pas d'envoyer ses cours en extenso ni même un condensé.

Les universités disposent pratiquement toutes d'une plateforme d'enseignement à distance, « pour certaines depuis plus de vingt ans », rappelle Nadia Jacoby, présidente de l'agence de conseil en transformation digitale Simone et les Robots et ancienne chargée du numérique à Paris-I-Panthéon-Sorbonne. Pour la plupart, elles s'appuient sur Moodle, le campus numérique le plus fréquenté dans le monde, gratuit et en open source. Reste à savoir si ces dispositifs sont suffisamment dimensionnés pour basculer de 10 % d'utilisateurs en moyenne (essentiellement les publics « empêchés », pour des raisons d'éloi-

gnement ou de handicap) à 100 % d'étudiants connectés.

WhatsApp, YouTube et Instagram

« Si on devait généraliser le recours à la visioconférence, il n'est pas évident que l'ensemble de nos installations puisse le supporter, s'inquiète Joël Alexandre, président de l'université de Rouen. De plus, certains collègues habitent dans des "zones blanches". On atteint les limites de ce type d'outil. » « Les grands opérateurs télécoms n'ont pas jugé bon d'investir dans des infrastructures rénovées, faute de clients suffisants et rentables en zones rurales ou dans des quartiers périphériques », confirme Nadia Jacoby.

Par solidarité, certains acteurs comme OpenClassrooms ou l'Esiea, une école d'ingénieurs du numérique, proposent gratuitement à tous les établissements du supérieur catalogues de cours ou sessions de formation afin de partager les bonnes pratiques. « Nous nous sommes aperçus que ce challenge n'était pas si grand pour nous qui travaillons dans la technologie numérique », confie Loïc Roussel, directeur général de l'Esiea. Ed-Tech France, qui fédère la filière des technologies de l'éducation, met aussi à disposition outils et ressources pendant la durée de la crise sanitaire. L'université d'Angers, en plus de sa quinzaine d'« ingénieurs pédagogiques », active une « réserve numérique » de trente personnes mobilisables « sur le modèle de la réserve sanitaire », dit Stéphane Amiard.

L'évaluation des étudiants est le point le plus délicat. A l'Esiea, elle se fera sur Moodle. « Il est possible de limiter le temps de réponse. Par ailleurs, 10 % de la note dépendra de la participation des étudiants sur les forums », détaille Loïc Roussel. Les épreuves orales et les soutè-

« C'est un mythe total de parler de continuité pédagogique à l'université »

NICOLAS OFFENSTADT
 maître de conférences

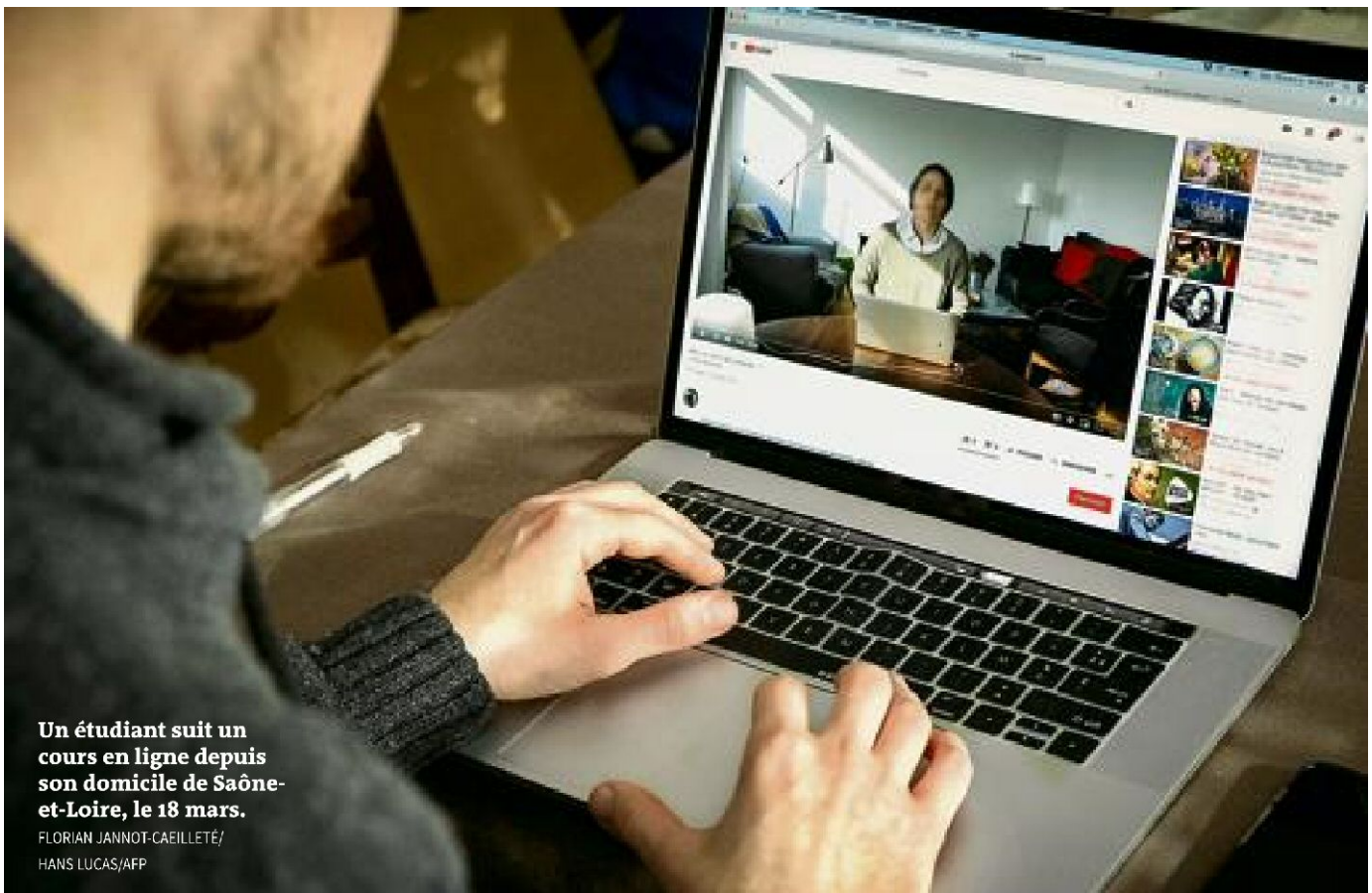
nances de mémoire se tiendront



en visioconférence devant le jury.
 « Cette expérience va enrichir notre pédagogie, veut croire José Milano, directeur général du groupe Insec U, qui compte 16 écoles et 25 000 étudiants. Si on dit juste: "Rendez-moi ce cas pratique pour telle date", c'est insuffisant. Il faut du soutien, plus d'humain et de contacts en cette période. » Pour ne perdre personne en route, ce groupe recourt à WhatsApp et YouTube et a lancé une télévision sur Instagram où sont postés des éléments sérieux et parfois plus légers. Un cours de yoga est assuré en début de journée, pour créer de bonnes conditions d'apprentis-

sage à domicile, un défi lorsqu'on suit le cours depuis son smartphone, assis sur un canapé.
 Donner un cours de marketing en direct et face caméra, Nadim Barradia l'a fait sur l'application Zoom pour la première fois devant ses étudiants du Digital College. « On essaie de bien cadrer et de se trouver beau car il faut être prêt à voir son reflet pendant deux heures! Trente élèves avec la webcam qui vous suivent en simultané, c'est une gymnastique plus épuisante que celle du cours en présentiel. Ça nous donne un côté youtubeur », ironise-t-il. Cet épisode, appelé à se

reproduire durant des mois, pourrait modifier la notion de transmission des savoirs, estime Nadim Barradia : « Une fois de retour devant des étudiants en face-à-face, il faudra peut-être que les professeurs parviennent à donner une nouvelle légitimité à leurs cours. » Pour Cyril Bedel, cofondateur d'Edunao, fournisseur de plates-formes d'apprentissage, « il est temps de se mettre en phase avec une génération étudiante qui se sert plus de son mobile que de son stylo... » ■
**PASCAL GALINIER
 ET SOAZIG LE NEVÉ**



Un étudiant suit un cours en ligne depuis son domicile de Saône-et-Loire, le 18 mars.
 FLORIAN JANNOT-CAEILLETÉ/
 HANS LUCAS/AFP